

La Chanson de Julien

Du même auteur chez À vue d'œil :

Les Portes du bonheur

Catherine Boissel

La Chanson de Julien



© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0381-9

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Les personnages de cette histoire sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait involontaire et pure coïncidence. Contrairement aux autres noms de lieux cités dans le roman, celui de Brévigny est imaginaire, composé à partir de deux noms de communes réelles de la baie des Veys : Isigny-sur-Mer (Calvados) et Brévands (Manche). De même, la maison des Tilleuls n'existe pas.

À ma mère

*Le vent souillait, et sa plaintive haleine
Disait aux bois : Julien ! Pauvre Julien !*

Marceline DESBORDES-VALMORE
« Le sommeil de Julien », *Romances*

Prologue

*Paris, hôpital psychiatrique Sainte-Anne
Mai 1925*

L'homme couché dans le lit de fer ouvrit les yeux. Soulever les paupières exigeait un effort intense. Ses prunelles vides, dénuées de tout sentiment, firent lentement le tour de la cellule : les murs nus, la chaise de bois, la cuvette en ciment scellée au sol. La fenêtre ouverte, garnie de barreaux. Dehors, dissimulé parmi les feuilles d'un charme, un oiseau invisible saluait de ses trilles mélodieux la naissance du jour. Le chant de l'oiseau, l'odeur de fraîche verdure qui arrivait jusqu'au lit, le rayon de soleil jouant gaiement sur la couverture évoquaient des souvenirs confus dans l'esprit de l'invalidé. C'était comme un rêve oublié dont subsistent au réveil, obstinées et opiniâtres, quelques images aux contours flous et insaisissables s'estompant avec le jour.

Un champ légèrement en pente. Une course joyeuse. Le crissement des criquets dans la chaleur de l'été. Un rire d'enfant.

Le voile retombe. Plus rien. Il redevient aveugle et sourd aux lambeaux de son passé. Il plisse le front, ses tempes lui font mal à force d'essayer de se souvenir. Le tonnerre des obus dans son pauvre cerveau fracassé balaie le rire cristallin.

Verdun. Verdun. Verdun.

Le nom maudit lui martèle le crâne, son crâne si douloureux qu'il va éclater. Il ne se rappelle rien d'autre que ces deux syllabes. Si seulement il pouvait se taper la tête contre les murs pour faire cesser la souffrance. Mais non. Il ne faut pas faire de bruit. Surtout ne pas bouger. Ne pas gémir. Sinon les hommes en blanc vont venir, faire irruption dans la chambre. Ils vont l'attacher avec des sangles de cuir qui écorchent la chair et donnent des crampes dans les jambes. Pourtant les docteurs d'ici sont plus gentils que ceux d'avant, qui le traitaient de lâche, de simulateur et de menteur. Et aussi de dégénéré. De fils d'alcoolique.

Fils d'alcoolique. Alors que son père n'a jamais bu. Comment sait-il cela, au fait ? Il en faudrait si peu pour que la mémoire lui revienne. Il tente de se concentrer. Seulement attraper

un petit bout du peloton de son passé, afin de tirer sur le fil. Il ferme les yeux. Peut-être sous ses paupières closes où se meuvent d'étranges formes évanescentes va-t-il enfin apparaître, ce père qui se dérobe ? Mais ce sont les visages des camarades morts au combat qui se dessinent.

L'oiseau se pose sur le bord de la fenêtre. C'est un rouge-gorge, et il recommence à gazouiller de plus belle. Son œil pareil à une perle de jais semble inspecter l'intérieur de la cellule. L'homme ébauche un faible sourire.

Le pré semé de fleurs sauvages. L'essaim de criquets jaillissant du vert éclatant des hautes herbes qui fouettent les jambes. Le soleil qui chauffe la peau. L'enfant qui se sauve en riant.

Il cherche à tendre le bras vers l'oiseau. En vain. Mais pour la première fois depuis des années, les doigts de sa main gauche bougent, réussissent à briser la gangue de pierre qui emprisonne son corps. Il gémit de surprise et de bonheur.

Une petite fille. Oui, c'est une petite fille qui court dans la prairie.

Grâce à l'oiseau, à l'odeur du printemps et la tiède lumière du soleil, il a renoué le fil. Savoir

qui il est, d'où il vient. Il va être bien sage. Ne pas bouger afin que les hommes en blanc ne viennent pas briser son rêve.

Mais tout à coup, des cris. Des hurlements en provenance de la cellule voisine, bientôt repris en écho par toutes les autres. Une galopade dans le couloir. Le rouge-gorge effarouché s'envole.

Les gaz ! Les copains crient ! Ils courent pour se mettre à l'abri ! Ils crient pour prévenir les autres de l'arrivée du nuage moutarde. Ils n'ont pas eu le temps de mettre leur masque. Les blessés hurlent et pleurent parce que leurs yeux n'y voient plus.

La main du malade retombe inerte, captive, morte. Il geint, d'une longue plainte monotone. Des larmes de désespoir roulent sur ses joues. Des hoquets silencieux soulèvent sa poitrine maigre. Il a tout oublié de ses visions de bonheur. Dans sa pauvre tête qui le fait tant souffrir, il n'y a plus que l'horreur.

Et le mot terrible.

Verdun.

*Les Tilleuls (Eure)**Juillet 1927*

— Maman ! Maman, viens voir ! J'ai gagné !
J'ai battu Noémie !

Pauline poussa le volet de la porte-fenêtre, la petite Simone dans les bras. Sur la terrasse entre le jardin et la grande maison, François, dit Fanfan, un garçonnet de sept ans aux boucles d'ébène, semblait insensible à la chaleur torride qui accablait sa mère et le bébé. Il gambadait comme un jeune poulain autour des arceaux du jeu de croquet. Tel un Sioux victorieux son tomahawk, il brandissait le maillet en bois au-dessus de sa tête, tandis que Noémie, les yeux brillants sous sa frange de cheveux raides, adressait à sa mère un signe complice.

Pauline posa sur ses enfants un regard attendri. Elle soupçonnait Noémie, étonnamment sérieuse et réfléchie pour son jeune âge, d'avoir fait exprès de perdre. Le croquet, dernière trouvaille de Pauline chez le marchand de jouets

de Bernay, occupait les après-midi des deux aînés et suscitait un véritable engouement chez Fanfan. Sa mère comptait sur ce jeu d'adresse pour canaliser la turbulence du petit garçon et stimuler son attention, qui se dispersait souvent en distractions de toutes sortes. Avec une intuition prodigieuse, Noémie avait compris que son frère se laisserait du croquet s'il ne gagnait pas de temps en temps.

— Il a *vraiment* gagné, maman, je t'assure, dit-elle.

— Tu vois, Fanfan, quand tu veux ! le félicita sa mère. Viens que je t'embrasse, et toi aussi, ma petite Noémie.

Elle cala Simone au creux de son coude et s'accroupit à hauteur des enfants. Lâchant son maillet, oublieux déjà de sa victoire, Fanfan se jeta au cou de sa mère et commença de couvrir de baisers la petite Simone :

— Un bisou pour maman, un bisou pour Noémie, un bisou pour Fanfan !

Indisposé par la chaleur et de tels débordements d'affection, le bébé se mit à pleurer. Pauline éclata de rire :

— Fais attention, tu l'étouffes ! Venez, c'est l'heure du goûter. Et quand papa rentrera, on lui dira que Fanfan a fait un sans-faute au croquet. Il sera content.

— Il s'en fiche, se rembrunit l'enfant. Et moi, je m'en fiche qu'il s'en fiche.

— Mais non, il ne s'en fiche pas. Où vas-tu chercher ça ?

Pour toute réponse, Fanfan baissa la tête d'un air buté. Pauline confia Simone à Noémie avant d'entraîner son fils sur le banc au bord de la terrasse, à l'ombre d'un laurier-rose. Elle enlaça le garçonnet :

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu sais bien que c'est vrai.

Au-delà des murs, de la ceinture de tilleuls qui isolait la propriété du reste du monde et lui avait donné son nom, les sombres frondaisons de la forêt de Beaumont-le-Roger moutonnaient contre le bleu dur du ciel. Pauline laissa courir son regard sur les molles ondulations des collines où se pressaient les troncs serrés. La flèche d'un clocher couvert d'ardoises émergeait parfois de la toison verte. Au fond des vallons, des chemins pierreux reliaient les hameaux. On